

---

## EPILOGUE LINGUISTIQUE LE PARTI EXISTENTIEL DES LANGUES (1991)

Pour conclure cette lecture de dix langues européennes, nous allons tenter de situer le point de vue inhabituel sous lequel elle a été conduite. Cela pourrait se faire en complétant les modèles linguistiques qui ont cours généralement. Mais ceux-ci sont souvent si étrangers à ce genre de démarche que, tout compte fait, il sera plus économique de retracer depuis le principe les dimensions du langage qui nous importent. Pour autant, le lecteur sera soumis à la douche écossaise. Après les paysages somptueux que sont les langues dans leur vie si vaste et imprévue, voici les austérités de la cartographie, souvent en noir et blanc. Si certains n'ont pas le courage de nous suivre jusque dans ces aridités, ils se consoleront en se disant qu'après tout ils ont vu et peut-être déjà compris intuitivement et en fusion ce que les cartes ne peuvent que découper et refroidir. D'autres, plus aristotéliens, s'encourageront pourtant à la pensée que la géologie la plus abstraite n'a jamais gâché la saisie de paysages singuliers, qu'elle donne même à leur contemplation le détachement et l'accomplissement qui ne vient que de la théorie, quand celle-ci ne quitte ni la perception ni la motricité dans leur rythme.

### 1. Langage communicationnel, mental, présentiel-absentiel

Un langage met en présence des interlocuteurs, et alors, comme on dit, il active un émetteur (qui parle), un récepteur (qui reçoit cette parole), un référent (dont on parle), un message (ce qui est dit de ce dont on parle), un canal (l'air, le fil du téléphone), des usages langagiers (parfois dits codes, un peu abusivement). Pour autant le langage est une des formes de communication, éclairée par la théorie de l'information. Cependant, il a des propriétés d'autorestructuration, d'autodésignation et d'ouverture indéfinie qui lui donnent une place culminante dans la Théorie du système général. En particulier, l'auditeur y est un récepteur actif, parce qu'il comprend et répond, mais aussi parce que la performance du locuteur anticipe sa compréhension et sa réponse. Toute locution est une interlocution, laquelle est un commerce, *intercourse*, dit fortement l'anglais, serait-ce dans l'écholalie, ou dans l'écho de tout locuteur s'entendant lui-même parler.

Mais, par moments, le langage se confine également dans les circuits fermés du cerveau, ou du moins s'active sans engager notablement le système nerveux de relations, ni perceptif, ni moteur. C'est le langage mental. Dire que ce dernier a lieu sans interlocuteur est forcé, parce qu'il demeure en ce cas une interlocution interne, à multiples interlocuteurs, autant que d'univers de discours ; seulement il n'y a pas d'interlocuteur extérieur. On pourrait penser que parler de langage intracérébral serait plus franc, mais langage mental a l'avantage de ne pas se prononcer sur le statut de la conscience.

Pour notre propos, nous n'avons pas à décider si l'aspect communicationnel du langage est plus essentiel que son aspect mental, ou inversement. Ni si l'un est antérieur ou postérieur à l'autre,

phylogénétiquement, ontogénétiquement, logiquement. Mais il nous importe grandement de noter que ces deux aspects cohabitent au plus étroit. Quand des gens parlent entre eux, ils continuent à avoir une dimension de quant-à-soi langagier dans leurs silences, mais aussi dans leur discours même. Et quand ils se parlent intérieurement, ils continuent à être langagièrement en communication avec leur groupe langagier et culturel, même s'ils ne font pas de gestes apparents.

De l'aspect mental du langage on rapprochera son aspect présentiel, qui a au moins deux réalisations constantes. Dans un locuteur isolé, il arrive que le langage mental lui-même se taise, soit que s'ouvrent d'autres champs mentaux (plastiques, musicaux, mathématiques, logiques, etc.), soit que ne reste qu'une sorte de pure présence, sans aucun champ particulier. Ainsi, dans un groupe, le silence des locuteurs peut activer entre eux une participation tantôt de contenus mentaux, tantôt de simples présences, en un échange tacite que le français désigne efficacement par « communion », opposé à « communication ». Si l'on fait un rapide tour du monde, comme le permet *The Cambridge Encyclopaedia of Language* de David Crystal (1987), on remarque que plusieurs langues accentuent certaines de ces disponibilités au point d'en faire des conduites réglées. Et il va de soi que, quand on parle ainsi de présence, celle-ci fait couple avec absence. « Present-absent » figure déjà chez Shakespeare.

Tout cela relève de la pragmatique du langage, dira-t-on ? Sans doute, mais pas seulement. Sont concernés aussi sa sémantique et sa syntaxe. Avoir beaucoup ou peu ou pas de subjonctifs ou d'optatifs est déjà un parti mental, voire présentiel-abstentiel ; et du reste, un subjonctif néohellénique n'est pas, à ce point de vue, un subjonctif français. Les négations créent des partis encore plus francs : le 'ikke' roucoulé du danois ne nie pas comme le 'ne...pas' et le 'ne...point' français, de même que 'enten...eller' danois ne disjoint pas comme le 'ou bien...ou bien' français.

## **2. Désignation digitale et analogique. La sélection analogo-digitale de la désignation. Phonie et sémie.**

Les désignants du langage désignent souvent leurs désignés par des choix exclusifs (oppositifs) au sein d'inventaires fermés. A la limite, 'cheval' pourrait être remplacé par 4347, 'vache' par 4362, 'veau' par 4363, 'petit' par 24 'grand' par 68, tous ces chiffres-mots étant eux-mêmes réductibles à une suite de choix 0/1, comme le montrent les machines à traduction et à production de discours, dont les performances sont bien présentées dans *Natural Language Understanding* de James Allen (Rochester, 1987). Et les phénomènes qui nous permettent d'énoncer et d'entendre 'ch-e-v-a-l' en français sont également réductibles à une suite de décision 0/1 (par exemple, en remplissant la matrice de Jakobson-Halle). Prise sous cet aspect, la désignation est digitale, ou du moins digitalisable, donc réductible à de purs chiffres (digits), et en particulier au bit, *binary digit*, 0/1, des ordinateurs digitaux. (N-B : Traduire 'digital' par 'numérique' et 'computer' par 'ordinateur' occulte qu'en l'occurrence le '0' et le '1' sont de purs chiffres, et non des nombres, et que, si la plupart des computers sont digitaux, donc des ordinateurs, il y a cependant aussi des computers analogiques et des computers hybrides, ce qui est utile à savoir quand on réfléchit aux mécanismes du cerveau et du langage ; tout anglophone distingue d'emblée : digital computer, analog computer, hybrid computer).

Mais le langage désigne aussi très souvent ses désignés de façon analogique, d'une analogie visuelle dans certains idéogrammes chinois, d'une analogie sonore dans le langage parlé, auquel nous nous limitons pour l'instant. L'analogie sonore propose deux cas. (1) Un mot ou une locution sont assez clairement analogiques pour que l'analogie réalise largement le sens du mot. Telle

est l'onomatopée. Le mot peut alors être employé seul : 'coucou', 'ho hisse', comme en français, ou se faire accompagner d'un mot digitalisable qui en confirme le sens, comme généralement en japonais. (2) Mais, le plus souvent, la désignation est à la fois digitale et analogique. Quand je dis 'seigneur', un message est transmis digitalement du fait que je ne dis pas 'saigner', ni 'signeur', cependant qu'un autre message est transmis analogiquement du fait que 's-è-gn-oe-r' a phoniquement en français un éclat qui se prête à l'apostrophe révérentielle d'un inférieur s'adressant à un supérieur.

Dans ce deuxième cas, les deux désignations entretiennent des rapports divers. (a) Ou bien elles coïncident *étroitement*, comme dans 'seigneur'. (b) Ou bien elles se répondent *suffisamment*, comme dans 'fuseau', où le ü pointu et rond entre les deux tenues 'f' et 'z' convient à l'idée d'affûtage. (c) Ou bien leur rapport semble presque *neutre*, comme dans 'haricot'. (d) Ou bien elles *divergent* : aux yeux de Mallarmé comme de Jakobson, 'nuit' désigne digitalement l'obscur, mais analogiquement le clair, en raison des deux pointues 'ü' et 'y' ; il a fallu à Racine la préparation de 'en-an-rroer-ond' pour l'obscurcir dans « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. » (e) Enfin, l'anglais montre une pratique des *confréries* verbales, où des mots d'origine différente se ressemblent analogiquement assez pour que le locuteur les utilise comme appartenant à des désignations digitales fraternelles.

Il y a peu de lois universelles du langage, mais c'en est peut-être une que l'élocution tend le plus souvent à aligner assez l'analogique et le digital l'un sur l'autre. Ainsi, tantôt l'analogique s'assimile le digital, au point que la suite 'v-a-ch-e' a fini par faire d'un paisible ruminant une redoutable source de méfaits : 'Ah, la vache !', ou même le signe de toute intensité : 'c'est vachement gentil, vachement salaud', - 'salaud' dont le féminin 'salaude', sonnait comme les laudes, la belle Aude et les reines-claude, devait finir par le céder à 'salope'. Tantôt le digital influence l'analogique, et l'équilibre qu'implique sémiquement le mot 'raison' y a produit phoniquement une précession fréquente de l'accent : « Et puis est revenu, plein d'usage et 'r-è(é)-z-on' ».

Tout compte fait, il n'y a pas beaucoup de locutions neutres du point de vue des rapports de l'analogique et du digital, et la plupart des locuteurs, lorsqu'ils disent 'les haricots', tirent plus ou moins parti de la fermeté des suites 'a-i-o' et 'r-k', et de la non-liaison de 'a' après 'h' dit aspiré, pour souligner le caractère compact des grains. Quant aux divergences poussées entre analogie et digitalité langagières, elles sont rares : même le 'ü' et le 'y' de 'nuit' ont été utilisés à marquer que la nuit était parfois peuplée d'étoiles. De toutes les langues européennes, le français est sans doute la plus digitalisante, ne pratiquant guère que des analogies sonores lointaines, semi-abstraites. Au point que le locuteur français parle volontiers après Saussure de « l'arbitraire du signe », sans penser à préciser « signe digital ou digitalisable ». Ce qui n'empêche que la grand-mère qui dit que sa fille est 'a-do-ra-ble', et que la poupée de sa fille est également 'a-do-ra-ble', profère d'abord la remarquable suite 'a-o-a', 'd-d', 'r-l', analogiquement significative des perceptions familiales de la Comtesse de Ségur, avant de renvoyer digitalement à l'adoration. Chez Hugo, le 'bl' de 'blé' se prête au vent qui passe dans « l'océan des blés ». Ou il fait écho au 'b' de 'boisseau' pour marquer l'abondance (bounty) des « boisseaux pleins de blés ».

Une vue claire de ce phénomène permet d'élucider un mystère apparent de l'histoire des langues. Comme on le sait depuis la grammaire comparée du XIXe siècle, les mots et locutions, sauf exceptions habituellement justifiables, descendent d'ancêtres par des conversions phonémiques réglées : 'pater', 'father', 'vader', 'hair', 'pitar', viennent d'un même ancêtre indo-européen selon des dérivations si strictes qu'on peut passer de l'un à l'autre non seulement verticalement mais aussi horizontalement. Rien dans pareil processus ne permet d'assurer qu'il y ait une concordance

entre le sens digital et le sens analogique des mots. Or, cette concordance existe, elle est même forte et en tout cas suffisante dans presque tous les cas. C'est donc que, au sein du processus de la dérivation digitalisable, les locuteurs opèrent une sélection analogisante. Ils retiennent les mots suffisamment consonants et finissent par éliminer ou gauchir les autres. Nous parlerons de *sélection analogo-digitale*, ou *sélection phonosémique*. Le terme de sélection espère évoquer le parallèle entre ce processus langagier et la sélection naturelle régissant l'histoire de la vie, où se combine aussi une dérivation de soi nonsense et des prélèvements intégrateurs.

Il y a une accointance millénaire entre le muscle, d'une part, le rat-souris et le lézard, de l'autre : le 'mûs' grec voulait dire à la fois muscle et rat-souris (comme le latin 'mus', dim. 'musculum') ; le 'lacertus' latin voulait dire à la fois muscle et lézard (ce dernier étant aussi 'lacerta'). Selon la dérivation phonémique, rien ne s'opposait donc à ce que nous disions aujourd'hui qu'un athlète à du *lacerte*, comme encore en vieux français, et qu'un muscle est passé derrière le buffet. Mais phoniquement, quelle mollesse pour le muscle, et quelle vigueur pour la souris, en contraste avec les termes anciens, qui eux analogisaient correctement : lakertous, lakerta, mous, mûs, musculum ! Et nos ancêtres, qui n'étaient pas sourds, ont préféré dire que l'athlète est m-u-scl-é (avec le 'scl' d'esclandre et d'esclaffer), et qu'une insinuante s-ou-r-i est passé derrière le buffet, selon la bonne fortune phonique du latin vulgaire 's-o-r-ix' (oui, « des souris et des hommes »). Lacertus-lacerta bifurqua efficacement en l-éz-arde, puis l-éz-ard. Et on remarquera au passage que, disposant de la double voyelle 'aou', l'anglais n'eut qu'à continuer dans 'm-ou-se' les vertus flexueuses du 'mus' grec, auquel il s'apparente tout droit.

Les exemples sont partout, car, si les 'raï-no-se-ros' anglais devinrent des 'raï-nos', c'est assurément par abréviation verbale mais aussi en raison du ramassement de leur forme physique. Et c'est l'occasion de saluer, avec un clin d'œil au Socrate du *Cratyle*, ces rares substantifs demeurés constamment heureux à travers les aléas de la dérivation, tel le 'crocodeïlos' grec, devenu avec des bonheurs presque égaux 'crocodilus', 'crocodrilo', 'croccodrillo', 'crocodile' jusqu'à l'énorme 'kräk-dail', qui, au Museum of Natural History de New York, happe les bambins de sa première syllabe et les digère dans la panse de sa dernière dès que, non sans effroi, ils prononcent son nom. Les adjectifs et les adverbes, par nature plus descriptifs, musicalisent encore d'avantage à en juger par 'mou, malléable' ou 'souple, ductile', contrastant avec 'rude, rugueux, rêche, rigoureux, raide' ('roïde' pour faire bonne mesure). Y a-t-il même une vraie exception au fait que, dans toute langue dont on perçoit suffisamment la phonétique, les couples léger/lourd, bas/haut, ici/là, une fois identifié leur concept commun, livrent leur sémie à partir de leur phonie. L'anglais 'bubble' doublé en 'hubble-bubble', et inversement 'whim-wham' simplifié en 'whim' montrent bien la part de sélection et de création de la sélection analogo-digitale.

En contre-épreuve, imaginons un moment qu'en français, par une dérivation régulière, les chevaux se soient appelés souris, et les souris chevaux. Peut-être le tiercé aurait-il existé quand même. Mais devant la fadeur de dire que c'était des 's-ou-r-is' qui avaient piaffé, henni, rué, (oh, que ces verbes-là sonnent bien à leur tour !), sans doute les parieurs, à défaut de 'c-a-va-les', en seraient-ils venus à parler de 'ca-nas-sons', voire de 'car-nes'. En tout cas, il est peu probable qu'ils eussent misé gros sur les 'ha-ri-de-lles', lesquelles digitalement et analogiquement arides et demoiselles, auraient imperturbablement continué à désigner les « souris » maigres, boiteuses et efflanquées. Tout comme les 'rosses', descendantes pourtant de coursiers valeureux dans la diction et le neutre du 'Ross' allemand, finirent par donner, dans la diction et le féminin français, des rosses et même des rossards capables de toutes les rosseries.

Nous nous sommes limités au cas où des désignants renvoient à un être ou à une qualité, en des désignations primaires : 'cheval', 'adorable', ' salope', 'ruer', 'piaffer', 'hennir'. Mais la phonie n'est pas indifférente non plus dans les désignants plus généraux qui ajoutent à des désignants primaires des désignants secondaires comme des quantifications (un, des, les, le, de, du), des aspects temporels (mangeait, mangea, remanger, brusquement, toujours), des modes d'existence (réel, possible, nécessaire, contingent, conditionnel, souhaitable, envisageable, etc.), des négations, disjonctions, implications, (ne...pas, non, ikke, si...alors). Ainsi, le français classique a-t-il sélectionné le subjonctif imparfait et le conditionnel passé deuxième forme parce qu'ils permettaient de rendre digitalement le survol en retrait de Malherbe et de Descartes, mais aussi parce que leur dérivation avait dégagé des finales en '-usse', '-ût' (allongé) suscitant analogiquement le même effet (« et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse »). La disparition progressive de ces formes en français moderne tient à une nouvelle sélection, analogisante autant que digitale, concordant avec une vue des choses moins planante et moins incorporelle.

La collaboration de la désignation digitale et de la désignation analogique invite à introduire le terme de 'phonie'. Car ce qui provoque l'analogie sonore de 'l-é-z-a-r', 'a-d-o-r-a-bl-e', 'ikke', c'est au moins trois choses différentes : (a) une certaine distribution des sons pris en soi dans leurs rapports de résonances et de rythme ; (b) une certaine distribution des sons par rapport aux traits sonores pertinents dans le système des unités distinctives de la langue ; (c) les manœuvres de production des sons avec leur taux d'effort/détente, ampleur/réduction, avancée/recul, etc. Comme on le voit, (a) relève de la musique, (b) de la phonologie, (c) de la phonétique. Bref, s'il reste alors correct de parler de voyelles, de consonnes, de syllabes, il devient beaucoup moins pertinent de parler uniment de phonèmes. Un mot comme 'phonie' n'est pas trop mauvais, puisque la voix qu'il évoque étymologiquement est en même temps entendue et produite, langagière et musicale.

Le terme de 'sémie' est également utile pour couvrir à la fois la désignation digitale et la désignation analogique d'un mot ou d'une locution, puisque les termes de 'sème' et de 'sémantique' s'en tiennent plutôt à la désignation digitale. On dirait alors que pour mesurer la sémie d'un mot il faut tenir compte de sa phonie. Mais une autre pratique est également possible. C'est de faire de sémie et phonie un couple de complémentaires, la sémie étant alors ce qui n'est pas couvert par la phonie. Ainsi parlerait-on de confrérie phonosémique, de désignation phonosémique, de sélection phonosémique, cette dernière locution étant plus commode que 'sélection analogo-digitale'.

Et l'on n'aura pas oublié que le langage est communicationnel, mental et présentiel-absentiel. Car la phonie et la sémie jouent un rôle décisif à cet égard, comme viennent de nous le rappeler le 'usse' et le 'ût' pointus des subjonctifs français.

### 3. Composition digitale et analogique. La sélection analogo-digitale de la composition.

Un langage ne tient pas uniquement en des désignants primaires et secondaires. Il suppose encore le moyen de dire quelles fonctions exercent les désignés primaires dans les événements énoncés, en signifiant leurs fonctions « réelles » par des fonctions « grammaticales ». Fillmore, qui a bien posé ce problème dès 1968, a proposé une première liste de ces dernières, dont les noms anglais sont : Agentive, Instrumental, Dative, Factitive, Locative, Objective, etc.

Nous n'avons à discuter ni la définition de ces termes, ni leur pertinence à chacun, ni leur exhaustivité. Ce qui nous importe c'est que les langues disposent de trois ou quatre grands

procédés pour rendre les fonctions grammaticales, et donc indirectement les fonctions réelles. Ces procédés syntaxiques sont à tout le moins : (a) l'ordre des mots ; (b) les cas (au sens latin) ou des sigles (à la japonaise) ; (c) des pré-, inter-, postpositions ; (d) des intonations. – On voit alors que le latin s'est contenté » de (b) et (c), le chinois de (a) et (c), que le japonais combine des sigles avec des positions, que le français utilise beaucoup (d), etc. Nous appellerons ce travail du langage la *composition* des désignants.

Or, la composition ainsi entendue, tout comme la désignation, a deux aspects. D'une part elle est digitalisable ; telle est la syntaxe et son algèbre de Boole, que les machines à production et analyse de discours ainsi que les machines à traduction réalisent sur des computers digitaux (ordinateurs). Mais elle a aussi un aspect analogique. Si « Tant de royaumes nous ignorons ! » est peut-être équivalent digitalement à « Nous sommes ignorés par tant de royaumes ! », il y a un renversement de hiérarchie, ou en tout cas de polarité, entre les deux énoncés. De même, lorsque Claudel se plaît à écrire : « ça a une espèce d'air sur le papier de se mouvoir », il ne dit pas seulement : « cela fait mine de se mouvoir sur le papier », ni : « cela se meut sur le papier, semble-t-il ». Il y a ainsi, dans un énoncé, un « sens » analogique de la composition syntaxique, qui tient d'une part au choix général des procédés syntaxiques fait par une langue, puis à la divergence compositionnelle d'un énoncé particulier par rapport à ce choix, le taux de divergence ou de conformité donnant à entendre que l'énoncé est plus ou moins (encore des *taux*) ordonné, perturbateur, intégrateur, dispersant, coalescent, etc. Voire plus ou moins communicationnel, mental, présentiel-absentiel selon le cas.

Au cours de l'histoire d'une langue il intervient une sélection digito-analogique de la composition comme il y en a une de la désignation. Ici encore la succession d'un état de langue à une autre est réglée par des dérivations obligées, étudiées par la grammaire historique ; en néohellénique, le rétrécissement de l'éventail des voyelles a contraint à des révisions syntaxiques strictement identifiables. Mais, parmi ces déductions, sont sélectionnées par les locuteurs les solutions qui réalisent des cohérences suffisantes entre les aspects désignatifs (digitaux et analogiques) de la langue et les aspects compositionnels (digitaux et analogiques). En néohellénique, le régime du possessif concorde avec la phonie et la sémie générales.

On a longtemps parlé, dans la linguistique scolaire, d'une loi du *moindre effort*, qui aurait justifié la suppression des finales, celle des cas, celle des significations improbables, en même temps que les assimilations de consonnes, etc. C'est d'un économisme non pertinent, comme le prouve le moindre survol des langues. Le français moderne n'est pas plus facile à parler que celui de la Renaissance, lequel ne simplifiait pas celui du Moyen Age, ni pour la désignation ni pour la composition, ni digitalement ni analogiquement. Ce qui est vrai c'est qu'à chaque moment les locuteurs établissent une *compatibilisation* entre les différents aspects de leur langue. Par moment, la propension est à la facilité dans la diction, mais à la sophistication dans la syntaxe et le lexique. Ou inversement. Somme toute, il y a chaque fois un parti original et global mis en œuvre, comme il faut le préciser maintenant.

#### 4. L'expression de la structure ou le parti d'existence

Tout ce que nous avons considéré jusqu'ici dépend de la structure d'une langue. Ce sont des applications particulières de cette structure par quoi naissent des significations. Mais que dire de cette structure même ? N'a-t-elle pas de soi un « sens », mot plus large ou plus fondamental que « signification » ? N'est-elle pas comme telle un certain parti sur les choses, ce parti ayant un sens ? Pour répondre, il faut détailler ce que la structure d'une langue met en jeu, et qui est à la

fois très abstrait et tout à fait concret. On demandera au lecteur quelque courage d'attention et d'abstraction pendant tout ce quatrième paragraphe, parce que nous sommes au cœur.

A. La structure d'une langue entretient d'abord une *topologie*, c'est-à-dire une spatialisation fondamentale antérieure à la mesure. Cela comporte des choix se formulant selon les couples les plus familiers et en même temps les plus fondamentaux : proche/ lointain, ouvert/ fermé, englobant/ englobé, continu/ discontinu, compact/ diffus, marqué/ non marqué, direct/ indirect, opaque/ transparent, linéaire/ gigogne, franc/ visqueux, extérieur/ intérieur, etc.

Ces choix seraient digitalisables s'ils étaient fermement oppositifs et binaires. Mais, pour la phonie d'un langage, il est question plutôt de *taux*, de plus ou moins ouvert/ plus ou moins fermé, etc. Et l'on en dirait autant des partis topologiques propres à la composition, que l'on ne saurait enfermer dans des choix simples : linéaire/ gigogne, etc. Et, comme le devenir joue un rôle dans les formes et les catastrophes ainsi produites, la topologie qui intervient là est différentielle.

B. Mais, de plus, la structure d'une langue ne comporte pas seulement des partis topologiques et cinématiques, mais aussi des partis mécaniques. En effet, la *production* des choix phoniques, sémiques, compositionnels comporte des *taux* de plus ou moins passif/ actif, linéaire/ rotatoire, linéaire/ sinusoïdal, insistant/ labile, actuel/ potentiel, coalescent/ non coalescent, haut/ bas, diézé (poussé haut)/ non diézé, bémolisé (poussé bas)/ non bémolisé, strident (concentrant l'énergie dans les harmoniques hauts)/ non strident, etc. avec des gradients de potentiels plus ou moins escarpés. Bien plus, il s'agit rarement de polarités simples (à deux pôles), mais d'*effets de champ perceptivo-moteurs et logiques* déterminés par des attracteurs multiples provoquant des gradients de potentiel complexes : ainsi, l'opposition phonique entre consonnes sourdes et consonnes sonores travaille en allemand sous l'influence des affriquées ; les termes abstraits n'ont pas la même portée en anglais, où l'abstrait et le concret se tranchent assez, et en français, où les termes semi-abstraites sont fréquents ; l'indicatif n'est pas le même s'il est pris ou non dans la mouvance d'un conditionnel, d'un subjonctif et d'un optatif, de même qu'un passé vire dès lors qu'il comprend ou non un aspect (duratif/ non duratif, achevé/ non achevé) en plus du temps. Et, comme en tous ces cas il ne s'agit pas seulement de systèmes isolés, mais de systèmes en interaction, en réorganisation, et même en autoréorganisation incessante, la structure de chaque langue comporte, en sus d'une topologie différentielle et d'une dynamique, une cybernétique originale.

C. D'autre part, la structure d'une langue établit une *sémiotique fondamentale*, c'est-à-dire un rapport particulier – des *taux* divers encore une fois – entre les quatre niveaux principaux du signe, c'est-à-dire ; (a) les *indices* (lat. *indicia*), signes non intentionnels, où une cause est indiquée par son effet, ce qui intervient beaucoup dans l'analogie phonique ; (b) les *index* (lat. *indices*), signes intentionnels mais à référent non déterminé, comme un doigt pointé, une anaphore, une cataphore, mais aussi le 'tHa' du futur grec, ou les sigles casuels japonais, ce qui intervient beaucoup dans la syntaxe ; (c) les *signes analogiques pleins* (à désignés déterminés), dans les phonies désignatives et les compositions produisant du sens ; (d) les *signes digitaux pleins* (à désignés déterminés), dans l'abstraction des phonèmes, dans les choix sémantiques exclusifs, dans l'algèbre de Boole de la syntaxe.

Pour prendre un cas extrême, en chinois l'énoncé tout entier est presque toujours perçu par les interlocuteurs comme un élément dans une situation où interviennent d'autres signes, et il travaille donc largement comme un indice ou un index. Au contraire, le français, très digitalisant implique que l'énoncé vaut à soi seul : « C'est toi qui l'as nommé ! ». Cela ne tient pas uniquement à la pragmatique de la langue, mais à sa phonie, sa sémie, sa composition, donc à sa structure comme telle, et au sens de cette structure.

D. Enfin, si l'on prend pour *coupure fondamentale* du réel l'opposition fonctionnements/ présence(s)-absence(s), et non pas l'opposition occidentale monde/ conscience, chaque langue s'arrange pour réaliser des *taux* particuliers de ce rapport. Le français privilégie les fonctionnements au point d'occulter presque la présence. Beaucoup d'autres langues, en particulier africaines, insistent sur l'évocation constante du présentiel-absentiel échappant au fonctionnel. Et cela pas seulement par l'importance des silences, mais aussi par le type d'activation-passivation de la phonie, de la sémie, de la composition.

Y a-t-il alors un terme général qui permette de couvrir le sens produit par ces quatre aspects de la structure d'une langue ? 'Parti d'existence', ou 'parti existentiel', semble convenir assez. Car l'existence, définie opératoirement comme topologie différentielle, mécanique-cybernétique, sémiotique, pratique fonctionnelle/ présenteielle, évite le vague un peu mystique qu'elle a souvent dans la philosophie existentialiste et la phénoménologie, tout en conservant l'avantage de bien marquer l'engagement corporel, cérébral, mental du locuteur dans l'activation de la structure langagière. Et 'parti' marque alors l'adhésion intime des locuteurs, sans impliquer pour autant une décision arbitraire concertée. 'Expression de la structure', qui n'a rien à voir avec le couple 'expression/ contenu', convient aussi pour marquer que la structure d'une langue pousse (premere) quelque chose dehors (ex), le réalise, l'actualise-passive.

Reste à prévenir une confusion. Parler de « parti d'existence » n'implique nullement qu'on envisage des langages comme des systèmes unitaires ayant la propriété d'engendrer leurs sous-systèmes, ce qui se passe dans la mathématique, à tout le moins partiellement. Au contraire, le système qu'est un langage est le résultat toujours fragile d'innombrables petits systèmes locaux et transitoires (phoniques, sémiques, compositionnels) en voie de compatibilisation ou de rupture ; le langage est *modulaire*, comme le démontre abondamment les études sur ses pathologies (Colthaert, Sartori, Job, *The Cognitive Neuropsychology of Language*, LEA, London, 1987).

D'où l'importance topologique, mécanique, cybernétique de la notion d'*effets de champ*, non seulement perceptivo-moteurs et logiques, mais aussi généralement existentiels au sens défini. Seule cette idée permet, à travers la postulation de bassins d'attractions à attracteurs multiples, de comprendre comment se compatibilisent les divergences de modules phoniques, sémiques, compositionnels souvent très hétérogènes entre eux dans un parti global cohérent au moins partiellement et transitoirement. Ce parti global est ainsi une sorte d'*hyperchamp* (au sens où on parle d'hyperespace) dont les champs particuliers des modules sont à la fois les réalisations et les activations (ré)organisatrices.

Le rapport entre l'hyperchamp – d'un langage et de sa modularité – confirme que les évolutions langagières ne soient pas continues mais quantiques. En d'autres mots, quand un langage bouge, et il bouge tout le temps, il ne passe pas par tous les intermédiaires entre les deux états, mais procède par sauts grands et petits. Comme les physiciens y ont insisté depuis Schrödinger, l'effet quantique permet de concilier l'évolution et la stabilité tant des individus que des espèces.

Depuis Waddington, des biologistes, remarquant les voies ouvertes et les voies barrées dans le développement embryologique d'un organisme, soulignent que, dans l'Evolution, tous les intermédiaires n'ont pas été possibles, comme le donnerait parfois à croire une approche trop exclusivement menée à partir de la biologie moléculaire. Le langage obéirait ainsi, lui aussi, à un principe d'Univers – courant des particules aux galaxies – la *compatibilisation quantique*.

Si chaque locuteur est si émergent, c'est en tant que lieu, résultante et principe de ces compatibilisations quantiques langagières. Il est tout cela dans ses activations cérébrales et dans ses organes phonateurs, dont alors la position et la motricité débordent en des postures et mouvements de la tête, du tronc, des membres, jusqu'à investir le corps entier. On regrettera que 'gesticuler' et 'gesticulation' en français marque d'ordinaire des gestes forcés, ce que ne fait pas 'gesticulate, gesticulation' anglais. On dirait sinon que tout langage se gesticule peu ou prou, extérieurement ou intimentement. En tout cas, il déclenche le geste, visible ou invisible, et en est déclenché en retour.

Il serait alors plaisant, comme en psychologie, de pratiquer en linguistique comparative un test de l'arbre. Du fait de sa répartition de la racine souterraine au faite aérien, l'arbre, organisme stable en face de nos organismes mouvants, est un remarquable activateur-support des quatre « sous-partis » (topologique, mécanique, sémiotique, fonctionnel/présentiel) d'un « parti existentiel » général ou langagier. On ne s'étonnera donc pas des options fondamentales que portent les analogies visuelles, sonores, logiques des mots 'a-r-b-re' français, 'B-aw-m' allemand, 'b-ô-m' néerlandais, 'tri' et 'trios' anglais, 'albero' italien, 'déndron' du grec ancien et moderne, etc., en y retrouvant largement nos dix descriptions. On noterait du même coup que c'est en français, langue de l'équilibre maximal du haut et du bas, du vertical et du latéral, que l'arbre a suscité ses trois éloges les plus somptueux : celui de Bossuet dans le *Sermon sur l'ambition*, d'Hugo dans *Le Satyre*, de Valéry dans *l'Ebauche d'un serpent*.

Quoique très digitalisables, les noms de nombres sont tout aussi exemplaires des « partis d'existence » langagiers que l'arbre très analogisable. En anglais, ils forment une suite où, à l'exception de la première vingtaine, les dizaines dérivent par simple addition de -ty aux neuf chiffres (digits) de base ; en français, ils montrent le cousu main non seulement de 'quatre-vingts', mais aussi de 'soixante-dix' et de 'quatre-vingts-dix' ; en allemand et en néerlandais, la mentalité gigogne met les unités avant la dizaine ; en danois, s'y « conte » un parti mutationnel, etc. Il est aussi symptomatique qu'un locuteur anglais donne son numéro de téléphone en en énumérant les chiffres (digits), alors qu'un locuteur français le regroupe en nombres.

Il n'y a là aucun hasard pour ceux qui voient, entendent et « gesticulent » l'expression d'une structure. Rappelons qu'on peut être intelligent et génial tout en y étant aveugle, ou sourd, ou gourde ou les trois à la fois, et il n'y a aucune honte à ne pas entendre la musique, à ne pas voir la peinture, à ne pas être traversé par la danse et le geste, comme c'est le cas d'un tiers de nos populations. Mais il n'y a aucun ridicule non plus à les entendre et voir et agir, comme c'est le cas des deux-tiers de nos populations, et sans doute les neuf dixièmes des populations non occidentales.

## 5. Les traits du parti existentiel

En tentant de dégager les partis d'existence de dix langues européennes, nous avons rencontré plusieurs fois des traits semblables, comme le fait d'avoir ou de n'avoir pas de voyelles nasales, des modes mentalistes, des vocables simples ou composés, de pratiquer une composition gigogne ou linéaire, etc. La question se pose de savoir s'il y a une liste précise et exhaustive de ces traits.

Si tel était le cas, l'avantage serait immense. On obtiendrait un tableau à deux entrées, où chaque langue disposerait d'une ligne, mais où en même temps ces lignes traverseraient des colonnes, chacune représentant un trait. Il n'y aurait plus alors qu'à remplir chaque bifurcation de ligne et de colonne pour obtenir une sorte de tableau de Mendeleïev des partis existentiels des langages, où

chacun se situerait par rapport aux autres, et même par rapport au langage en général.

Regroupons d'abord quelques-uns des traits déjà rencontrés.

A. Partis phoniques. – Nasalisation vocalique ou non. Pureté des voyelles (netteté de leurs deux premiers formants) ou non. Sonorisation consonantique ou non. Occlusion-explosion non soufflée, soufflée, affriquée. Consonnes tenues (portugais) ou cursives (néohellénique). Application ou élision dans l'articulation des consonnes. Phrasé détachant la sentence et le mot, ou consistant en bouffées phrasales. Etc.

B. Partis sémiques ; - Sémie plus digitale ou plus analogique. Sémie simple ou combinée. Mots peu composés, très composés, phrasal compounds. Sémie se tenant dans la synchronie ou faisant une part à la diachronie (épaisseur étymologique). Epaisseur ou minceur sémantique (étymologique) du système d'écriture. Distribution des genres. Liaison ou non des genres à la racine. Modes de réalisation des quantifications. Détermination de l'espace-temps par le choix de temps ou d'aspects. Liaison lâche ou serrée entre sémie et classe grammaticale. Réalisations diverses de la négation, adverbiale, verbale, substantive. Taux de l'actif et du passif. Faveur ou défaveur des anaphores (réitérantes) et cataphores (anticipatrices). Etc.

C. Partis compositionnels. – Beaucoup d'accords ou peu d'accords. Manière de déterminer le groupe logique (parsing). Ordre adopté pour le déterminant et le déterminé. Licence ou non de répéter le même mot. Place de la négation, avant, après, autour (ne...pas). Phrasé continu, heurté, swing. Ponctuation faible ou forte. Distance entre langage parlé et langage écrit. Indication du sexe du possesseur ou du genre du possédé. Aisance à trouver l'antécédent du relatif. Etc.

Assurément cette énumération, si sommaire soit-elle, fournit de bonnes questions à poser à une langue. Le fait que l'anglais met le déterminant avant le déterminé en des « phrasal compounds », que la détermination de l'antécédent des relatives n'y fait donc pas difficulté (au point d'élider souvent le relatif), qu'il puisse répéter sans vergogne les mêmes mots, qu'il dérive ordinairement un sème dans toutes les classes verbales et que le participe présent y a le régime le plus libre jusqu'à la substantivation, qu'il n'y ait pas de genre, que les possessifs disent pourtant le sexe du possesseur, tout cela fait que le locuteur anglais est toujours assuré de finir une sentence commencée, et peut parler « cool » ou « hot » sans broncher et sans complexe. La situation inverse en français fait que le locuteur n'est jamais certain de pouvoir terminer une sentence un peu compliquée, du moins sans faute, ce qui crée souvent son hésitation, et en tout cas sa tension de bien faire. Il va de soi que les deux situations ont des avantages et des inconvénients pratiques, moraux, esthétiques, politiques, etc. En particulier, le temps de rédaction d'un texte peut passer du simple au double. Mais cette difficulté a fait le Code Napoléon, Balzac et Proust.

L'approche n'en a pas moins des limites. Car on n'est jamais sûr que ce genre de tableau soit complet. Comment, si l'on ne s'est pas trouvé en présence de la rotation phonique danoise à tangente postpalatale, prévoir un cas de diction si singulier ? Comment attendre les futurs percutants du néohellénique ? Mais surtout, les traits repérés ne se disposent pas de façon oppositive ou exclusive. Des langues ont des voyelles nasales, d'autres pas, mais, si l'italien n'en a pas, il nasille souvent tout entier. Et peut-on mettre dans le même sac la nasalisation simple du français et la nasalisation double du portugais ? Voire la nasalisation simple du français et celle du latin ?

Ce qu'il y a de si saisissant dans chaque langue, c'est qu'elle est un événement historique singulier, obligeant à envisager des traits nouveaux, parfois strictement imprévus. Et cela, répétons-

le, parce qu'il s'agit de taux et de gradients complexes, de bassins d'attraction à attracteurs multiples, d'effets de champ perceptivo-moteurs et logiques, ou plus généralement existentiels, au moins autant que de choix digitalisables entre des traits simplement oppositifs.

C'est pourquoi dans l'approche d'un langage, il est commode de commencer, comme nous l'avons fait, par les caractères phoniques. Car seule la voix est spatiotemporellement assez complexe, - elle l'est beaucoup plus que la sémie et la composition syntaxique, - pour permettre de rendre un parti d'existence dans la multiplicité et la subtilité de ses composants et de ses dimensions.

## 6. Consonances entre langage et culture

S'il est vrai qu'une langue implique un « parti d'existence », une expression de sa structure, il est normal qu'elle soit en résonance avec les autres aspects d'une culture, qui activent largement les mêmes partis existentiels et la même expression. Encore doit-on voir à quel niveau la résonance s'établit. Et pour cela disposer d'abord d'une esthétique suffisante.

On distinguera alors, dans les productions artistiques, - les *thèmes scéniques* (ce tableau ou ce texte écrit proposent une Vierge, un joueur, une montagne, un triangle au milieu, deux carrés sur les côtés, une lumière venant d'un ou plusieurs foyers), - et le parti existentiel activé-passivé par les traits, la couleur, la matière, la lumière comme tels, - le choix des voyelles et des consonnes (« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar ») ou de composition syntaxique, le tout déterminant des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques. Ici également ce « parti » se distribue en quatre « sous-partis », à savoir un parti topologique (taux proche/lointain, etc.), un parti mécanique (taux linéaire/rotatoire/spiralé, etc.), un parti sémiotique (taux divers réservés aux indices, aux index, aux signes analogiques et aux signes digitaux), un parti sur la coupure fonctionnements/ présence-absence. L'ensemble constitue ce qu'on peut appeler le *sujet artistique* de l'œuvre, - *sujet pictural*, sculptural, musical, chorégraphique, architectural, langagier, photographique, cinématographique, qu'on ne confondra pas avec les thèmes traités, ni non plus avec les *formes* (sonate, tragédie, miniature).

Ainsi, si l'on veut apprécier la consonance entre le parti d'existence (l'expression de la structure) du néerlandais et les peintures hollandaise ou flamande, il ne faut pas se borner à leurs *thèmes scéniques* (bien qu'il puisse venir des indications de ce côté) mais dégager leurs *sujets picturaux*, où l'on trouvera un certain traitement de la « matière première », de la géométrie imbriquante, de la substantialité comme « tenue-par-soi », etc. De même, si l'on veut voir en quoi l'allemand consonne avec la musique de Bach, le fait qu'il a écrit des cantates, des passions, des concertos sera moins décisif que son *sujet musical*, qui tient en un certain type de contrepoint en un triple écho coalescent. Même chose pour la photographie ; ce n'est pas les thèmes scéniques de George Molder qui nous ont confirmé la structure du portugais, mais l'espace-temps 'élongeant' qui constitue l'essentiel de son *sujet photographique*. Et c'est en relevant le 'stöd' qui habite le montage visuel et sonore de Dreyer, donc son *sujet cinématographique*, que nous avons pu le mettre en consonance avec la structure du danois, non en le trouvant optimiste ou pessimiste, mystique ou réaliste, droitiste ou gauchiste. Il en va de même de la littérature : qu'Andersen ait choisi tel ou tel thème de conte ne nous aurait pas été d'un grand secours, mais bien de voir la structure permutationnelle et métamorphique selon laquelle ces thèmes s'engendrent et s'enchaînent chez lui pour former son *sujet langagier*.

Un « grand » écrivain est celui qui, à l'intérieur du parti général d'une langue, crée un sujet langagier singulier, dont on peut montrer que, tout en étant imprévisible, il est cohérent avec le

parti général et en constitue un moment historique qu'il est impossible de concevoir ailleurs dans la suite du temps : Malherbe ou Proust impossibles vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard. Ce qui fait aussi quelques écrivains exemplaires : ceux dont le sujet langagier accomplit décisivement le parti existentiel de leur langue dans ce qu'il a de singulier. Ce fut sans doute le cas de Dante pour l'italien, de Shakespeare pour l'anglais. Il est alors intéressant de remarquer que pour l'allemand Luther, Hölderlin, Goethe et Nietzsche se partagent ce rôle tandis que pour le français ce rôle n'est guère attribuable à aucun écrivain en particulier, Voltaire étant trop moyen par rapport à la structure, Bossuet étant trop excentrique, comme Pascal, sauf dans les *Provinciales*, dont le thème est malheureusement limité. Des différences de ce genre ne sont pas sans leçon sur le parti existentiel d'une langue.

Voilà pour les artistes qui pratiquent l'*art extrême*, c'est-à-dire qui créent des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques réussissant à activer-passiver ceux de l'univers jusqu'à leurs éventuelles contradictions. Mais une culture compte surtout des œuvres d'*art quotidien*, des peintures, sculptures, danses, musiques, textes, films, outils, mobilier, qui ont pour but de confirmer les codes ambiants, que ce soit dans la connaissance, la morale, le goût, et qui entretiennent également des consonances entre langue et culture. Rien qu'à voir une table, une auto, un rasoir, un marteau, si l'on ne s'en tient pas platement à leurs dénnotations et connotations, si l'on perçoit le parti existentiel (topologie, etc.) sous-jacent à leur design, on reconnaît la structure propre à des locuteurs italien, danois, espagnol, japonais, chinois. Les variations de la mise en pages selon les langues sont déjà symptomatiques. Comme celles de la publicité. Si nous avons si peu pris nos exemples dans l'art quotidien, c'est qu'il est difficile d'y trouver des objets connus de tous. Puis c'est vrai que la singularité d'une structure n'apparaît jamais aussi évidemment que dans ses produits extrêmes. Le « rígtig » (rigoureux) d'Andersen fait mieux saillir la structure du danois que le comique d'Holberg, trop mélangé.

Les consonances langue-culture vont-elles alors jusqu'à déborder l'art ? En tout cas, chez les grands philosophes, c'est non seulement la structure mais les thèmes mêmes qui consonnent, puisqu'ils visent la structure basale des choses ; d'où la façon déconcertante dont les énoncés de Descartes, de Hegel, de Kierkegaard s'appliquent presque équivalement à leur univers et à la langue qu'ils parlent. Mais la mathématique et la physique ? Niels Bohr, physicien du singulier et parlant une langue du singulier, le danois, nous a paru si troublant que nous avons cru devoir relever son cas, tout comme celui des mathématiciens allemands du tournant du XXe siècle. La question rebondit. Peut-on imaginer Newton ailleurs que dans un milieu langagier dominé phoniquement, sémiotiquement, compositionnellement, par des déclencheurs directionnels et gravitationnels ? Voit-on la gravitation universelle exprimée d'abord en français ? Et comme l'italien de Galilée est aussi lisse que ses mobiles sans frottements ! Cependant, ne nous emportons pas. La mathématique, la physique, la chimie, la biologie ont une spécificité et une cohérence interne qui font que les consonances avec des partis langagiers n'y peuvent jamais jouer qu'un rôle extrinsèque. Ce qui n'est pas le cas de l'art extrême ou quotidien, ni même sans doute de l'histoire, de la psychologie et de la sociologie, toutes très marquées intrinsèquement par le langage.

Les expériences les plus humbles sont souvent les plus riches. Ecouter des bulletins du temps dans une dizaine de langues, et surtout les voir proposés à la télévision, où l'on ne manque ni les gestes ni les jeux de physionomie, fournit les enseignements les plus évidents sur les partis topologiques, mécaniques, sémiotiques, fonctionnels/ présents-absents, liés aux partis d'existence de leurs locuteurs. Un médiéviste n'entendra pas la météo d'Alain Gillot-Pétré sans songer au filage du français mis en place depuis la Châtelaine de Vergi voilà trois-quarts de millénaire.

On aura compris qu'il y a deux grands types de traductions. Celles qui font passer le désigné digitalisable d'une langue de départ dans une langue d'arrivée en le ramenant au parti existentiel de cette dernière. Et celles qui veulent rendre à la fois le désigné digitalisable et le parti existentiel de la langue de départ. On ne s'étonnera pas que des locuteurs français, comme Valéry, aient été du premier parti. Et que les traducteurs allemands du grec ancien aient été du second. Du reste, la structure du français explique sans doute aussi pourquoi pas mal de traductions vers cette langue, jusque dans des collections prestigieuses, sont d'une étonnante incorrection même digitale. L'extraordinaire réussite de la traduction de la Bible par Chouraki, locuteur multilingue, montre bien que c'est moins la phonie, la sémie et la composition du français comme telles qu'il faut incriminer que l'état d'esprit créé par la pratique d'une langue de l'évidence (on ne dit pas de clarté) chez ses locuteurs unilingues.

D'ailleurs, presque toute traduction non purement technique ou scientifique est partielle, quelle que soit la langue. Dans laquelle a-t-on jamais proposé une page d'Aristote sans de graves ambiguïtés, et en même temps avec ses vertigineuses ambivalences phoniques, sémiques, syntaxiques ? Et, plus modestement, combien d'idiomes peuvent rendre, serait-ce à moitié, le « Nicole, apportez-moi mes pantoufles » de Monsieur Jourdain ? N'est pas pantoufle, ni phoniquement, ni sémiquement, n'importe quelle chaussure de repos. Les universaux du langage repérés par Greenberg sont statistiques (*Language Universals*, Mouton, 1980). Et l'isomorphisme global de langue à langue postulé par la *Sémiophysique* de René Thom n'intervient qu'à un niveau transcendantal.

## 7. Qu'est-ce qu'une langue ?

Nous avons parlé de langue et de langage sans nous en expliquer. On aura remarqué que nous n'avons pas retenu la distinction saussurienne langage/langue, serait-ce parce que « langage » anglais, qui couvre les deux termes, la rend provinciale. Les vocabulaires varient selon les intentions des auteurs. Pour son propos dans *L'homme de paroles*, Claude Hagège distingue pertinemment les langues et le langage. Pour notre propos, convenons, avec David Crystal, qu'il y a au départ des *dialectes* réalisés par des *idiolectes*, c'est-à-dire des langages de locuteurs singuliers. Les dialectes ont cette propriété que, sauf obstacle, ils sont en continuité territoriale. Ainsi, si l'on envisage des groupes de locuteurs dialectaux A à G séparés par une distance suffisante, on remarque que D ne comprend pas mal C, même parfois B, et quelque peu A, que semblablement D comprend plus ou moins E, F, G, mais que B a bien de la peine à comprendre F, et que A et G ne se comprennent plus du tout. L'Europe est couverte par six ou sept de ces continua dialectaux (bas-haut allemand, etc.).

Selon cette vue, une langue est un dialecte parmi d'autres ; « il n'y a que des dialectes ». Cependant, on précise qu'une langue au sens strict est un dialecte qui, par l'action de facteurs politiques, religieux, commerciaux, militaires, géographiques, scolaires, et maintenant médiatiques, jouit d'une unité et d'une stabilité particulières. En Europe, les dialectes-langues ont perduré pendant des siècles moyennant des dictionnaires, une grammaire, une littérature imprimée, des écoles, voire des académies. La « langue » apparaît alors à ses locuteurs comme ayant une essence, dont toute déviation est une erreur logique, voire une faute morale. La lexicalité et la grammaticalité font partie des bonnes mœurs, et dans les dialectes-langues à écriture (beaucoup ne le sont pas) il en va de même pour l'orthographe, avec des nuances selon que l'écriture est consonantique (hébreu, arabe) ou consonantique et vocalique (grec) ou qu'elle constitue largement un autre « langage » (chinois).

Il ne faut pourtant pas oublier qu'en même temps qu'ils se maintiennent, les dialectes-langues varient. Dans quelle mesure peut-on parler alors, comme nous l'avons fait naïvement, du parti d'existence du français, de l'anglais, du russe en général ? La question est délicate, et elle mérite un bref détour par la musique, où la réponse est le plus clair et le plus vérifiable.

Nous savons par Czerny que, lorsque Beethoven joua lui-même son troisième concerto en 1803, il enfonça la pédale forte sans lever le pied durant tout le largo. C'est dire que nous ne jouerons plus jamais le mouvement comme lui, puisque sur les pianos actuels les sons ainsi prolongés créeraient des dissonances insupportables. Pourtant, même joué dans les conditions actuelles, ce deuxième mouvement reste reconnaissable comme beethovénien, négativement en ce que sa structure fortement bruitée demeure à des distances infranchissables de celle de Mozart, qui le précède, et de Schubert, qui le suit, et positivement en ce qu'il concorde avec la part des autres œuvres du musicien, parti d'immersion et d'émergence de la mélodie et du rythme dans le bruit de fond. Qu'est-ce que cela montre ? Qu'un sujet musical, donc un parti existentiel réalisé par une suite réglée de sons, tolère de très importantes modifications sans cesser d'être lui-même. Cependant tout musicien sait aussi que c'est selon d'infimes nuances en des fractions de secondes que chaque note de ce largo détruit ou maintient la structure beethovénienne. Comment concilier deux constatations si opposées, que vérifie du reste la peinture : un Rubens dégradé peut demeurer un Rubens, alors qu'il suffit d'un éclairage artificiel mal réglé pour anéantir un Rubens intact ?

Revenons maintenant à nos dialectes-langues. L'anglais peut être prononcé avec 'h' initial, comme dans gentry (Upper-class), ou sans 'h' comme par le peuple, bref être U ou Non-U, il maintient une distance infranchissable avec le français, le néohellénique, le danois. Cependant, prononcé avec des 'h' initiaux en bonne et due forme, il peut être subverti par la moindre déviation du phrasé. On en dirait autant du français, lorsque le 'a' est tiré vers le 'è' chez le parigot disant 'mèdème' pour 'madame', ou que le 'è' est tiré vers le 'a' chez la féministe disant presque 'la balle des balles' pour 'la belle des belles'. De nouveau ces divergences phonétiques pourtant fortes altèrent moins le sens de la structure que certains impondérables du phrasé.

L'allégation du phrasé est bonne, et montre bien où réside le parti basal d'un dialecte-langue. Ce n'est pas une succession de décisions oppositives comme h/non h, ni même a/è, justement digitalisables. Mais bien, répétons-le, des effets de champ perceptivo-moteurs et logiques, et plus généralement existentiels. A la manière du sujet musical d'un musicien, du sujet pictural d'un peintre, etc. Des études sur des enfants musulmans et français ont montré que c'était d'abord les convections globales qui étaient saisies par le nourrisson et reproduites par lui. Ainsi pouvons-nous encore percevoir le sujet langagier de Ronsard, alors que toute la diction est changée. En même temps que le moindre relâchement dans la mise en résonance entre son texte et le lecteur, la moindre déclamation, détruit tout. Tant de latitude et tant d'exactitude se réconcilient dans une théorie fine, mais pas obscure.

Néanmoins, la continuité de structure globale n'empêche pas que les dialectes-langues, dans la mesure même où ils sont des partis d'existence, connaissent des mutations majeures sous l'effet de changements politiques, religieux, techniques, scripturaux, scientifiques. C'est ce qui s'est passé pour le français entre Villon et Rabelais, en particulier sous l'effet de l'imprimé. Puis, entre Sade et Chateaubriand, par le passage de la manufacture à l'industrie, et par la découverte de l'événement. Aujourd'hui, une nouvelle mutation des langues est en cours sous l'effet des médias, du langage informatique, de la planétarisation, de la responsabilité écologique. Dans les études sur les dix langues européennes, nous avons éludé ces moments singuliers pour nous en tenir au permanent. Ils sont au contraire le thème de notre *Histoire langagière de la littérature* (diffusée par France-Culture, 1989-1991).

De même, en raison de notre propos, nous nous sommes constamment tenus au plus centripète. Par exemple, pour le français, nous n'avons nullement envisagé le très difficile statut linguistique des dialectes qui se parlent au Québec, en Suisse romande, en Alsace, dans une moitié de la Belgique, dans certains pays d'Afrique, des Antilles, du Pacifique. Car il est certainement inexact de dire qu'il y a là de simples gauchissements d'un archétype. Ce sont bel et bien des dialectes originaux, qui seulement subissent moins de forces centripètes du dialecte-langue central, et davantage de forces centrifuges des dialectes-langues étrangers. Bien plus, certains sont eux-mêmes des dialectes-langues, confortés par des institutions régulières, tel le français canadien, auquel sa presse, sa radio, sa télévision assurent une véritable compétence du locuteur.

En tout cas, rien ne permet de décrire les dialectes périphériques (le sont-ils même ?) comme de simples résultantes des dialectes-langues en conflit. Est très instructif à cet égard le cas du bruxellois, qui loin d'additionner le français et le néerlandais, les joue plutôt l'un contre l'autre, utilisant chacun des deux à faire sentir la relativité culturelle de l'autre, à faire voir à quel point l'autre n'est justement qu'un parti, relatif (et donc un peu ridicule) comme tous les partis. D'où la charge sémiologique des sujets artistiques de Magritte et de Broudthaers comme des chansons de Brel. Et, d'Hergé à Peyo, la vitalité de la bande dessinée, genre sémiologique par excellence. L'alsacien juif utilisé par Edmond Fleg pour traduire le yiddish d'*Un violon sur le toit* (*Tévié le laitier*) de Cholem Aleichem prouve, s'il en était besoin, que certains jargons sont seuls à rendre des niveaux de conscience auquel un dialecte-langue, en raison de sa forte articulation, ne saurait atteindre, même quand il est le russe manié par Dostoïevski et l'anglais déboîté par James Joyce.

## 8. Langue et linguistique

La linguistique ne s'est guère intéressée au parti existentiel des langues, ainsi qu'à leur dimension analogique, alors que la philologie antérieure y avait été attentive, du moins épisodiquement chez Platon, Descartes, Montesquieu, Rousseau, Fichte, von Humbolt, Mallarmé (Les mots anglais), Proust, etc.

Cela se comprend. Depuis 1950, depuis l'explosion de la théorie de l'information, l'effort des linguistes s'est orienté vers les machines à traduction. La définition chomskyenne du langage est celle même de la traductibilité : un énoncé est une transformation grammaticale d'une structure de profondeur, qui est le sens à traduire. La langue est alors une affaire de règles (ce qui donnait des boutons à Edgard Poe), permettant d'engendrer la structure de profondeur et ses transformations. 'Le chat est écrasé par l'autobus' et 'L'autobus a écrasé le chat' sont des énoncés équivalents, et fréquents ont été les propos injurieux (retour du refoulé ?) à l'égard de ceux qui n'en étaient pas convaincus. Que l'on dise 'le chat', ou 'le cat', comme en Picardie, n'est qu'une transformation de plus. Tout cela est digitalisable. Du reste, la traductibilité a hanté la linguistique bien avant l'âge de l'informatique. Très tôt, un de ses dogmes a été qu'un énoncé dans une langue quelconque était traductible dans une autre langue quelconque, moyennant périphrases suffisantes.

Rappelons-nous d'abord combien la vue de la langue comme traductible a rendu des services. Traductions presque automatisées pour les cas faciles, comme les bulletins du temps. Traductions assistées par ordinateur pour les cas plus difficiles. Et le service théorique est également remarquable, comme en témoigne *Natural Language Understanding* de James Allen. Rien ne vaut le test de l'ordinateur pour nettoyer certains problèmes de désignation et de composition digitales.

Ceci dit, on ne peut nier l'autre aspect des langues, tout ce qui, comme la phonie, la sémie, la composition syntaxique, l'expression de la structure, n'est pas digitalisable, et est activé non seulement par la littérature extrême ou quotidienne mais également par les phrases les plus banales émises par des locuteurs quelconques à tout moment. Dans la vie des sociétés, l'information digitalisable (celle dont la quantité croît en raison inverse du logarithme de la probabilité) occupe dans le langage quotidien une part modeste, alors que le « chattering » et le « jabbering » entretiennent sans cesse une charge d'analogie énorme.

Evidemment, l'analogique devait avoir moins de succès linguistique que le traductible. Le rationalisme occidental l'a refoulé dans les « ornements égayés » dès l'origine : nous n'avons ni mantras, ni théorie de la mimensa, ni Patanjali le grammairien. L'urgence économique en détourne. Surtout pour analyser des effets de champ, qu'ils soient perceptivo-moteurs ou logiques on ne dispose pas des vérifications des ordinateurs digitaux (ordinateurs). On pourrait rêver que les ordinateurs analogiques ou hybrides, ou encore des ordinateurs puissants couplés avec des théories de jauge viennent un jour nous apporter quelques quantifications là-dessus. Mais ce n'est pas pour demain.

Quoi qu'il en soit, si la linguistique est la science du langage en général, elle doit au moins signaler, à défaut de maîtriser, cet aspect essentiel de son objet. Sinon, il serait plus honnête de la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement.

Du reste, les dimensions analogiques du langage n'ont-elles vraiment qu'un intérêt théorique et esthétique ? L'enjeu pédagogique est immense. Le parti d'existence d'une langue est ce qui engage le plus largement et le plus profondément ses locuteurs. L'animation d'une pédagogie c'est, avant les apprentissages particuliers, son horizon. Et l'horizon d'une population n'est nulle part aussi actif-passif que dans le parti existentiel de sa langue.

\*